

# MONTAGNES RELIGIEUX.

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 16 Novembre 1847. No. 19.

## MISSION DE L'OREGON

### LETTRE DU R. P. JOSET, S. J. A UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE.

Montagnes Rocheuses, Village S. Ignace,  
10 février 1847.

(Suite et fin.)

Le P. Point donnait encore des nouvelles plus consolantes. Sa lettre est datée du Camp Chasseur des Têtes-plates, sur la terre des Pieds-noirs, le 7 septembre 1846. Il était avec le P. De Smet : « Nous étions partis de S. Marie, le jour même de l'Assomption, pour nous rendre au camp des Têtes-plates. Après 8 jours de marche forcée, nous atteignîmes enfin les traces que nous cherchions. Les longs piquets, auxquels les Nez-percés attachent les chevaux pendant la nuit, et la nature des peluches qui composent ce qu'on appelle les travaux des Pieds-noirs, nous apprirent que bon nombre de Juges appartenant à ces deux nations, étaient réunies à nos chers néophytes. Nous savions d'ailleurs que les Nez-percés leur avaient fait dire de les attendre pour être plus forts, en cas d'attaque de la part des Corbeaux. Les Corbeaux, comme vous savez, sont plus nombreux que tous les Têtes-plates, Pends-d'oreille et Nez-percés mis ensemble. Mais, selon eux, leur force et leur courage surpassent de beaucoup leur nombre. Heureusement ils avaient montré beaucoup de bienveillance au P. De Smet lorsqu'il les vit, il y a près de 4 ans. Toutes ces circonstances faisaient espérer à lui et à moi, que la Providence en nous enlevant dans ces parages, pouvait avoir quelque dessein de miséricorde; et, pleins de confiance, nous poursuivions notre route, lorsque, le 24, après avoir vu les traces qui devaient nous servir de guide, nous fûmes obligés de nous séparer, sous peine de perdre peut-être beaucoup de temps en courses épuisantes pour nos chevaux, et inutiles pour nous-mêmes. Arrivés à l'après la marche des buffles en fuite, que les Têtes-plates descendaient la rive gauche du Missouri, Gabriel notre interprète et un Pends-d'oreille se dirigèrent de ce côté là. En effet après quatorze campements ordinaires qu'ils firent en moins de deux jours, ils trouvèrent leur camp, mais au moment le plus critique, où il pouvait être. »

« Les Corbeaux, sous prétexte de traiter, avaient presque nous pénétré dans le camp Têtes-plates, et plusieurs, le canon de fusil braqué contre nos gens, disaient que trop clairement, que le feu de la guerre, et d'une guerre qui eût été meurtrière pour les Têtes-plates, était sur le point de s'allumer. »

« La nouvelle que nous arrivés ayant fait d'abord, les Corbeaux ce jour là se séparèrent sans coup férir. Mais la guerre ne fut que différée. »

« Sur ces entre faites après une procession circulaire, qui semblait devoir nous éloigner du rendez-vous dont nous étions convenus, nous tombâmes dans un défilé marqué des traces récentes, et qui pouvait bien être des traces ennemies; mais quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que notre nouveau guide, qui s'était avancé seul, pour éclairer notre marche revint au galop en jetant le cri de joie. Nous touchions à un camp Nez-percés dont nous connaissions particulièrement plusieurs chefs, entre autres notre ami Stouppou. Nous en fûmes reçus avec d'autant plus d'amitié qu'ils jouaient de tabac, et qu'ils étaient peu nombreux (300) et environnés de Pieds-noirs, qui avaient déjà fait disparaître un de leurs chevaux. Nous cheminâmes avec eux jusqu'au 27, laissant à chaque campement sur une perche pendue du côté où on allait, un petit bonhomme représentant une Robe noire. Le soir du 27, un de nos envoyés revint accompagné d'un Tête-plate. »

« La nouvelle qu'il apporté décida le R. P. de Smet à se mettre immédiatement au galop pour voler au secours des Têtes-plates. J'étais absent; à mon retour, on me dit qu'il faut que je reste pour baptiser les enfants des Nez-percés. J'avoue qu'il ne fallut rien moins qu'une telle mission, pour me consoler d'un tel retard. Le lendemain, dans la soirée cependant, avec l'aide du ciel et le bon trot de nos chevaux nous nous trouvions écoutant la grande nouvelle. »

« Qu'étaient-ils arrivés? Le camp des alliés s'était battu contre les Corbeaux, à la suite de trente chevaux que ceux-ci leur avaient volés. Un Nez-percés encore jeune avait été tué, un autre plus âgé avait été dangereusement blessé. Un Pends-d'oreille et un Tête-plate légèrement blessés. Pour les Corbeaux, malgré leur nombre, leur haute stature et toute leur rodomontade, ils avaient eu neuf hommes de tués et quatorze de blessés, et tous avaient été si effrayés que pas un n'avait osé rester le lendemain dans leur camp. La force dont le ciel avait revêtu nos Têtes-plates peut seul expliquer une telle débâcle. Je voudrais avoir le temps de vous donner les détails d'une affaire si propre à leur faire honneur. Vous verriez dans celle-ci plus que dans les précédentes encore, que le courage qu'ils ont dans la résistance d'abord, puis dans l'attaque, n'a été surpassé que par la patience avec laquelle ces braves gens avaient supporté la vexation de leurs ennemis. De dire cependant quels furent les plus braves, la chose serait difficile: car depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, pas un qui n'ait bravement, et très-bravement payé de sa personne. Avant le combat, les Corbeaux avaient traité les Têtes-plates de femmes; mais pendant la mêlée quatre ou cinq femmes Têtes-plates ou Pends-d'oreilles leur prouvèrent bien qu'il n'y avait de femmes que chez-eux. Une mère a sauvé la vie à son fils, dont le cheval était fatigué, en se jetant entre lui et le Corbeau qui le combattait. Une autre a ramassé au fort de la mêlée, un grand nombre de flèches, qu'elle portait à ceux qui n'en avaient plus; enfin la célèbre (1) Kullix, après avoir poursuivi un gros d'ennemis avec un parti Tête-plate et Pends-d'oreille, s'en revenait en disant: je croyais que ces grands parleurs là étaient des hommes, mais je me trompais. »

« Enfin quels furent les fruits de cette victoire? Du côté des Têtes-plates, une modestie peut-être plus marquée, que de

coutume. Du côté des Pieds-noirs, qui venaient dans les Têtes-plates les vengeurs d'une partie de nos tribus massacrées une année auparavant par les Corbeaux, les témoignages de reconnaissance aussi éclatants que sincères; mais ce qu'il y a de plus beau, c'est l'empressement avec lequel ils présentèrent tous leurs enfants au baptême: il y en eut soixante-et-quatorze de baptisés. »

Depuis ce temps, leur conduite, des principaux surtout, nous donne l'espérance qu'un grand bien va se faire, dans les tribus mêmes qui paraissent les plus hostiles. Quel triomphe pour la religion! Car les Pieds-noirs disent hautement, que si aujourd'hui les Têtes-plates sont invincibles, c'est à leur religion qu'ils le doivent (1).

Au moment où j'allais commencer cet article sur les Pieds-noirs, pour n'en réjouir avec votre Révérence, voici une lettre de Ste. Marie qui change bien la face des choses. Les Pieds-noirs de la petite robe, avec lesquels se trouvaient infortunément le P. Point, ont volé plus de cent chevaux aux Têtes-plates au retour de la chasse. Les voleurs ont voulu s'éloigner du Missionnaire, mais un gros de Cris ont tombés sur eux et les ont entièrement massacrés. En sorte qu'il ne reste plus que trois hommes des Pieds-noirs de la petite robe. Le P. Point étant resté presque seul, s'était rendu chez les gens du Lac (autres Pieds-noirs). C'est là qu'un chef Pends-d'oreille, auquel un grand nombre de chevaux avaient aussi été volés, est allé avec un jeune homme trouver le Père, espérant que son autorité les lui ferait rendre. Malheureusement trente Pieds-noirs du sang (les plus mauvais) se trouvaient là: un d'eux coucha le Pends-d'oreille en joue. Le coup rata. Les gens du lac prirent fait et cause pour le Pends-d'oreille: voilà aussitôt une bataille entre Pieds-noirs et Pieds-noirs. Le P. Point eut bien de la difficulté à les faire cesser. C'est par crainte de faire de la peine au Père que les Têtes-plates et les Pends-d'oreilles n'ont pas poursuivi les voleurs, autrement c'eût été une bataille de plus. »

« Actuellement il y a parmi nos gens un grand ferment de mécontentement qui me fait craindre que de graves misères n'aient lieu à la chasse d'été. » Ainsi s'exprime le P. Mangarini: ce qui nous donne de grandes inquiétudes pour la mission de Ste. Marie. Voilà trois ennemis sur les dos des pauvres Têtes-plates: les Banacs toujours traités et sur la pacification desquels on ne peut jamais compter; les Corbeaux longtemps amis, et les Pieds-noirs avec lesquels il n'y a, à ce qu'il paraît, jamais à compter, même après les plus belles, les plus solennelles démonstrations de paix. »

Vous le voyez, mon R. Père, une partie de notre champ était préparée d'avance. Il n'attend que la main des ouvriers pour semer le bon grain. Dans l'autre, dont je ne connais pas encore l'étendue, il reste beaucoup de rochers et d'épines, de quoi faire une très noble couronne aux généreux compagnons de Jésus qui seraient envoyés pour le défricher; mais le temps n'est pas encore venu: il nous reste tout à faire dans la première partie, et surtout le petit nombre d'ouvriers. Malheureusement trompés par l'attente d'un plus grand nombre de bras, on avait entrepris l'ouvrage sur un plan qui s'est trouvé trop vaste pour les moyens. »

Au moment de notre arrivée aux Montagnes Rocheuses, en octobre 1845, il se trouvait dans le pays douze Pères de la Compagnie: on en attendait au moins huit aux Montagnes. La mort nous a ravi le P. Zerbiniati, mon compagnon de voyage. Le P. Point réclamé par la province de France est en route pour le Canada: car ce n'est que momentanément qu'il s'est arrêté chez les Pieds-noirs. Le R. P. de Smet est retourné aux États-Unis pour en amener des frères conjugués, dont nous avons un très grand besoin. De sorte que nous nous trouvons réduits à quatre prêtres pour trois missions encore de ces quatre, l'un est d'une santé tellement délabrée qu'il serait plus convenablement placé dans une infirmerie, que dans une mission. Un autre ayant à faire le Jour-Erreur par obésissance, peut à peine être mis au nombre des ouvriers. Nous trouvant ainsi réduit à un seul prêtre par mission, il fallait ou nous concentrer dans nos résidences, pour donner tous nos soins aux Néophytes, groupés autour de nous, les instruire, les encourager à l'agriculture et leur fournir par là les moyens de vivre près de l'Eglise, afin d'y acquiescer; à force d'entendre répéter les mêmes choses, une instruction qui ne fut pas tout à fait superficielle; car ce n'est qu'en répétant cent fois les mêmes choses qu'on parviendra à les graver dans leur esprit: — Ou bien abandonnant les travaux déjà commencés, accourir aux vœux pressants des nations circonvoisines, qui nous conjurent d'aller aussi les instruire; ce qui aurait rapidement multiplié le nombre des néophytes, mais au lieu d'un fait de progrès tant soit peu considérable dans la connaissance de notre sainte religion. Ce dernier moyen eût été plus expéditif et plus agréable; mais le premier, quoique beaucoup plus lent et plus pénible, promettrait un succès plus solide et plus certain, et nous avons cru devoir le préférer. »

Ainsi nous voilà comme cloués à nos résidences, occupés à répéter sans cesse les premiers éléments du catéchisme, et à encourager nos nouveaux agriculteurs, qui sous les yeux du Père se mettent à la tâche avec une ardeur incroyable: mais si le Père se trouve forcé à faire une absence d'une ou deux semaines, les Indiens ne comprenant qu'à peine les frères, ne savent plus bien comment s'y prendre. Le travail languit; les Indiens livrés à Pennui s'en vont les uns à la chasse ou à la pêche: d'autres aux fruits et aux racines, pour ne revenir que dans un, deux et même plusieurs mois. »

Aussi longtemps que nous pouvons rester au milieu d'eux, nous avons la consolation de voir les néophytes mener une vie très innocente, profiter tous les jours dans la connaissance des vérités saintes et faire de très-grands progrès au temporel. Les Pends-d'oreilles de St. Ignace n'ont commencé à travailler la terre qu'au printemps 1845, et déjà ils ont mis en culture plus de cent acres, récolté l'automne dernier plus de mille minots de bled, cent d'orge, nonobstant la sécheresse qui a fait périr le maïs et presque toutes les pommes de terre, quoi-

(1) Enclenchant de ces heureuses dispositions le R. P. de Smet a laissé le P. Point parmi les Pieds-noirs.

N. B. La nation des Pieds-noirs n'est presque jamais, ou mieux, n'est jamais réunie en un seul camp. Le P. Point n'en parle pas, parce que c'est connu de tout le monde dans le pays. D'après les évaluations communes, il doit y avoir parmi les Pieds-noirs plusieurs milliers d'enfants au dessous de 6 ans.

qu'ils n'eussent qu'un seul frère pour les diriger. Les Têtes-plates sont bien plus avancés. Les Cours-d'Alaines, faute de frères capables, n'ont pas encore obtenu de pareils succès. Ils n'ont récolté qu'environ trois cent minots de bled, quarante de pois, cent de pommes de terre; mais il y en a un bon nombre qui font chacun sur ses terres, plus de cent minots de pommes de terre. »

Ce temporel nous donne l'espérance que bientôt un grand nombre d'Indiens vont venir se grouper autour de nos Eglises. C'est le seul moyen de parvenir à leur donner une instruction solide; car ces répétitions, nécessaires pour faire entrer les notions spirituelles dans leur esprit, sont impraticables aussi longtemps qu'ils seront obligés de se disséminer par petits camps, pour pourvoir à leur subsistance. »

Ces espérances sont d'autant mieux fondées que la Paternité nous annonce que toutes nos forces seront concentrées aux Montagnes Rocheuses. Dans chaque résidence se trouveront deux ou trois Pères, et tandis que l'un d'eux sera chargé du spirituel et du temporel de la mission, les deux autres pourront visiter les peuplades voisines, amener les uns aux missions déjà existantes, et préparer chez les autres la voie à de nouveaux établissements, qu'on pourra fonder quand il nous sera venu de nouveaux renforts d'ouvriers. »

Quoique nous nous soyons employés d'une manière plus spéciale à cultiver les trois nations où nous avons commencé les missions, il faut dire tout de suite que ces peuples ont gagné ou ne connaissent aucun être spirituel, ou l'on n'avait aucune idée distincte du bien et du mal moral, de récompenses ou de peines à venir, aucune idée, aucun culte proprement dit, c'est-à-dire depuis le sommet des Montagnes Rocheuses presque jusqu'à la mer, depuis le fond de la Nouvelle-Calédonie, des affluents sud de la Colombie et au delà, nous avons une consécration de voir la bonne nouvelle annoncée, la soif des instructions religieuses aussi ardente que possible. Partout un grand nombre de petits enfants baptisés, beaucoup d'adultes qui connaissent et qui récitent tous les jours la prière, enfin la précieuse semence de salut jetée sur une bonne terre qui n'attend que la main de l'ouvrier pour produire des fruits au centuple. »

Je ne serais pas étonné, mon Rév. et bien cher Père, si en lisant les rapports qui viennent de ces terres si éloignées, vous croyez les voir en contradiction les uns avec les autres. Il n'en faut pas chercher la source dans le fond des choses, mais bien dans le caractère de nos sauvages. Il serait difficile pour quelqu'un qui ne les a pas vus, qui n'a pas vécu avec eux, de concevoir toute la mobilité de leur caractère. Or ne peut guère en donner une idée plus juste, ce me semble, qu'en les comparant à des enfants, mais à des enfants congénits et enlurcis à la fatigue; à des enfants accoutumés à supporter avec patience toute sorte de privations et de misères, du reste inconsistants, seront tout pour acquiescer la possession d'un objet qui leur a plu, et dès qu'ils l'auront, ils le céderont au premier venu, souvent pour une bagatelle; j'inoux à l'excès de leur liberté, ils se porteront à tout, pourvu qu'on ne les commande pas, qu'on les invite au travail par des manières affables; imprévus, paresseux, ils mangeront avec excès lors l'occasion s'en présentera, et supporteront avec une patience admirable les jeûnes les plus sévères. »

Mais de tous leurs défauts, il n'en est point qui présente l'obstacle plus grand au progrès de l'Evangile que la passion du jeu, surtout où il ne se trouve pas des chefs assez forts pour l'arrêter. L'anarchie où se trouvent quelques peuples est ce que nous craignons le plus; mais, comme disait le vénérable Père Claver, on commence par parler de la main, c'est-à-dire, si on leur montre les populations venues heureuses par le travail, sous l'influence de la Religion, autant que je connais les sauvages de ces contrées, je puis dire qu'il y en aura bien peu qui résisteront. »

Je me recommande instamment à vos St. Sacrifices, en l'union desquels je suis dans les sentiments d'une vive reconnaissance qui ne s'effacera jamais de mon cœur.

Votre très-humble serviteur,  
P. JOSET, S. J.

### TOMBEAU DÉCOUVERT A PÉNÉTANGUISHENE (HAUT-CANADA.)

La découverte que l'on vient de faire dans le mois de septembre dernier près de Pénétanguishene dans le H.-Canada éveilla avec raison la curiosité publique. Elle nous reporte à des temps anciens qu'on peut appeler l'époque héroïque de ces vastes contrées. Recueillis avec respect ces débris d'un autre âge. Il y a là toute l'histoire d'un passé à peu près inconnu de nos jours, et le voile qui le couvre, semble lui donner encore un nouveau degré d'intérêt. »

En fouillant le sol, à six milles environ à l'Ouest de Pénétanguishene, on a trouvé sous une couche épaisse de terre qui couvrait déjà des arbres de 18 pouces de diamètre, une vaste fosse de plus de 20 pieds de largeur, dans laquelle était déposée une quantité très-considérable d'ossements humains. Les plus belles fourures leur servaient de lincoï ou de lit funéraire. Nous avons sous les yeux quelques morceaux de ces peaux de castor, en parfait état de conservation, 26 ou 27 chaudières en cuivre rouge de différents volumes, se trouvaient au milieu de ces ossements. Elles ont une ligne et demie d'épaisseur, et quelques unes ont le bord armé d'une bande de fer grossièrement travaillé. Une hache en fer, mangée par la rouille, et trois grandes coquilles inconnues aux mers intérieures de ce continent ont été recueillies au même lieu. On voyait aussi éparés sur le sol et mêlés à la terre, des restes de colliers et d'ornements, Sauvages, formés non avec de la porcelaine, du verre ou des émaux, comme ceux qu'introduisaient les Européens, mais avec des coquillages coupés avec soin et percés pour être enfilés. »

Il n'est pas permis, je crois, de douter que ce lieu ne fût consacré à la mémoire des morts, auxquels certaines nations Sauvages rendaient des hommages tout-à-fait extraordinaires. Mais avant de tirer cette conclusion, il ne sera pas inutile de chercher à connaître la nation qui habitait ce sol autrefois. Ses mœurs et ses usages jetteront peut-être quelque lumière sur le fait qui nous occupe, et qui intéresse en même temps l'histoire et l'archéologie. »

Nous ne pouvons pas recourir aux monuments laissés en

héritage à la postérité par ces peuples anciens. Ces Sauvages avaient bien leur langue hiéroglyphique pour tracer légèrement sur une écorce les faits d'un intérêt passager et présent, mais ils semblaient ne pas s'occuper des siècles futurs, et ignorer le secret d'éterniser par des monuments durables le souvenir de leur histoire. Les traditions locales nous manquent aussi pour résoudre le problème en question. Personne n'ignore que les Sauvages, venus plus tard de l'Ouest pour occuper la côte Orientale du Lac Huron, alors une vaste solitude, sont totalement étrangers aux événements qui s'y passèrent. Peuple chasseur et toujours errant, comme toutes les nations d'origine Algonquins, il ne connaît le sol sur lequel il dresse sa tente d'écorce que pour y chercher sa nourriture et les pelleteries de son petit commerce. Au reste c'est une remarque qui appartient à presque tous les peuples Sauvages. Le passé les intéresse aussi peu que l'avenir. Toute leur existence semble bornée aux besoins et aux jouissances du présent. »

Pénétanguishene est située à peu près au milieu du pays qu'habitait, il y a deux siècles, les Hurons, cette nation justement célèbre dans nos annales par l'histoire de ses malheurs et de la guerre cruelle que lui firent les Iroquois, par les laborieux travaux qu'elle eût à la fois et le sang qui s'y répandirent dans ses intérêts plusieurs de ses Apôtres. C'est là que périrent victimes de leur zèle, les PP. Jean de Brébeuf, Gabriel Lallement, Charles Garnier, Noël Chabanel et Antoine Daniel. Il y a eu à cette époque jusqu'à 14 Missionnaires réunis en ce lieu pour convertir cette nation. »

Les limites de leur territoire nous sont clairement tracées dans les récits des premiers voyageurs et dans les relations des Missionnaires. Il avait très-peu d'étendue. La nation du Petun dans les montagnes à l'Est, et la nation Neutre au Sud, l'empêchaient de se développer. Au Nord et à l'Ouest étaient les terres des Algonquins, dont la stérilité ne pouvait pas d'ailleurs convenir à un peuple à demeure stable et permanente, comme étaient les Hurons. Ainsi la portion de terre comprise aujourd'hui entre le Lac Simcoe, la rivière Severn, le Lac Huron et la Baie de Notawassaga, renfermait cette nation de 30 à 40 milles à l'est (1), formant 15 grands villages, dont 5, comme les vit Champlain, étaient protégés contre leurs ennemis par une forte et haute ceinture de pieux. On lui donnait 3 à 4 journées en longueur (2), ou 20 à 25 lieues de l'Orient à l'Occident, sur 7 à 8 lieues du Nord au Sud (3). Champlain fixe pour sa hauteur le 44° de latitude, et son calcul est exacte. Les Missionnaires essayèrent de déterminer sa longitude par l'observation des éclipses, et nous voyons par une carte du géographe Sanson de 1656, la plus ancienne que nous connaissions, qu'on avait placé ce pays au 294° (mirdien de l'île de fer), position qui s'accorde avec toutes les géographies modernes. »

Le P. Joseph Caron, Religieux Récollet, osa le premier des Européens, entreprendre le long et périlleux voyage des Hurons. Il y vint chez eux en 1615, et il a la gloire d'avoir été leur premier Apôtre. »

Champlain, l'illustre fondateur de cette colonie, qui avait déjà conduit les Hurons à la victoire sur les bords du Lac George (autrefois lac St. Sacrement), se laissa entrainer par eux dans leur pays, pour se mettre encore une fois à leur tête contre les Iroquois. Il y monta cette même année 1615. Son itinéraire est plein d'intérêt et nous pouvons le suivre pas à pas. Il partit du Sault St. Louis, et remonta la rivière des Ottawa. Il décrit en passant le Lac St. Louis, la grande île de l'île de l'Algonquins (île des Allumettes), sur laquelle il éleva le signe de notre salut, le Lac des Nipissirins (Lac Nipissing), la rivière des Français, et les 45 Lieues de côtes incultes et sauvages, qu'on trouve en suivant les rivages de la mer d'Éou Douce (Lac Huron) avant d'arriver à la Baie, où se trouvaient les Hurons. Il passa une année avec eux. »

Le Père Sagard, Récollet, alla en 1623, continuer l'œuvre commencée si héroïquement par ses Frères. Il nous a laissé un curieux récit de son voyage et des mœurs de ce peuple. »

Peu d'années après, les Jésuites eurent cette vigne en partage, et ils la cultivèrent jusqu'à son entière destruction par les Iroquois en 1649. Les Relations qu'ils publièrent chaque année, achevèrent de fournir toutes les connaissances qu'on pourrait désirer sur ce pays et sur ses habitants. »

Les Français donneront le nom de Hurons à ce peuple à cause de la singularité de sa chevelure. La plus grande partie des hommes ne conservait qu'une bande de cheveux depuis le front jusqu'à la nuque du cou. Cette crête, tenue toujours relevée avec soin, donnait à leur tête la forme d'une hure: « mais le nom Sauvage de ce peuple, nous dit le P. Jérôme Lallement longtemps Supérieur dans cette Mission, est Ouentat. » Les écrivains anglais et américains en ont fait Wyandots et Wendots. Champlain les nomme Algonquians, tandis que le Hollandais Vanderdonk dans sa relation de 1656, les appelle Rondaws ou Sauvages Français. »

C'est dans les usages de ce peuple, aujourd'hui à peu près éteints, que nous trouvons l'explication de la curieuse découverte qu'on vient de faire. Dans les rapports avec les morts, le P. de Brébeuf, ils ne sont pas Sauvages. Ils n'ont rien d'assez précieux pour les honorer. Ils donnent les robes, les haches, les porcelaines en telle quantité qu'on dirait qu'ils les méprisent, et cependant c'est toute leur richesse. On les vernit en hiver presque tous nus, tandis qu'ils ont dans leurs caisses de belles robes pour leurs morts. C'est alors qu'ils veulent paraître magnifiques. « Si l'y a chose au monde, écrit le P. Lallement en 1642, qui soit sainte parmi les Hurons, c'est le droit de leur sépulture. Leur soin dépasse de beaucoup tout ce qu'on fait en France. Ils y font des profusions étranges, et se dépouillent eux-mêmes pour revêtir leurs morts et conserver précieusement les os de leurs parents, afin de reposer au même lieu. »

Nous savons en effet que chez les Hurons (car cet usage ne paraît pas avoir été adopté par les autres nations du Canada), il y avait deux sortes de tombeaux et de sépultures. La première sépulture se faisait immédiatement après la mort. Le cadavre replié sur lui-même était enveloppé avec soin dans de riches pelleteries, et chargé de ses ornements les plus précieux. On l'enfermait dans une caisse

(1) Voyage de Champlain.—Lettre du P. de Brébeuf.  
(2) Relation de 1633.—(3) Relation de 1639.